

# La « Méditerranée » : un détournement du colonial ? Albert Camus et d'autres écrivains d'Algérie

Christiane CHAULET ACHOUR  
Université de Cergy-Pontoise

Notre propos ne sera pas d'approcher les évocations méditerranéennes de Camus pour savourer la complicité qu'elles peuvent faire naître chez un natif des mêmes lieux :

« Ce sont souvent des amours secrètes, celles qu'on partage avec une ville. [...] Alger, et avec elle certains milieux privilégiés comme les villes sur la mer, s'ouvre dans le ciel comme une bouche ou comme une blessure. Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue, un certain poids du ciel [...]. Et comme toujours, dans cette impudeur et cette offrande se retrouve un parfum plus secret<sup>1</sup>. »

Notre objectif est de cerner l'émergence de la notion de Méditerranée, le positionnement qu'elle pointe par rapport à l'Algérie et ce qu'elle annonce de « la pensée de midi ».

Il est utile de rappeler le poème de 1933 qui porte le titre, « Méditerranée » car il est une des premières occurrences de cette référence dans l'écriture créatrice de l'écrivain. Bien entendu, la performance esthétique n'est pas au rendez-vous – ce qui est, somme toute, réconfortant sur la perfectibilité du travail littéraire et qui renseigne aussi sur les tentations du jeune Camus qui ne sera pas poète...- mais la thématique exprimée y est d'autant plus visible. Citons-en quelques passages car le poème est long<sup>2</sup> :

« [...]   
Matin clair aux émaux de la mer,   
Perle latine aux liliales fleurs :   
Méditerranée   
II

Midi sur la mer immobile et chaleureuse :   
M'accepte sans cris : un silence et un sourire.   
Esprit latin, Antiquité, un voile de pudeur sur le cri   
torturé !   
Vie latine qui connaît ses limites,   
Rassurant passé, oh ! Méditerranée !   
Encore sur tes bords des voix triomphent qui se sont tues,   
Mais qui affirment parce qu'elle t'ont nié !

Énorme et si légère,   
Tu assures et satisfais et murmures l'éternité de tes minutes,

---

<sup>1</sup> « L'été à Alger » dans *Noces, Œuvres complètes*, La Pléiade, 2006, Tome I, 117. Coupure volontaire de l'expression : « la beauté de la race », car son ambiguïté permet difficilement d'y adhérer. C'est le même constat dans la conférence sur « la nouvelle culture méditerranéenne » : « la race curieuse et forte qui vit sur nos côtes », op. cit., 567. Dans les deux cas, elle semble bien désigner le peuplement « européen » d'Algérie et non « les Arabes » comme disait Camus.

<sup>2</sup> « Méditerranée » dans *Cahiers Albert Camus*, n°2, « Le premier Camus suivi de Ecrits de jeunesse d'Albert Camus », par Paul Viallaneix, Gallimard, 223-226. Repris dans Albert Camus, *Œuvres complètes*, La Pléiade, 2006, Tome I, 976-978. La plupart des critiques font juste allusion à ce poème ou le passent sous silence. Ainsi du *reader digest* pour intellectuels de Jean-François Mattéi, *Citations de Camus expliquées*, Paris, Eyrolles, 2013 (centenaire de Camus oblige !) où il n'y a pas matière à gloser cette citation-là.

Oh ! Méditerranée ! et le miracle de ton histoire,  
Tu l'enfermes tout entier  
Dans l'explosion de ton sourire.  
Inaliénable vierge, à chaque heure son être se conçoit  
Dans des êtres déjà faits.  
Sa vie renaît sur nos douleurs.  
Elle s'envole ! et de quelles cendres – en lumineux phénix !  
Méditerranée ! ton monde est à notre mesure,  
L'homme à l'arbre s'unit et en eux l'Univers se joue la  
comédie  
En travesti du Nombre d'Or.

[...]

### III

[...]

Mais à ses fils, cette terre ouvre les bras et fait sa chair  
de leur chair,  
Et ceux-ci, saturés, se gorgent de la secrète saveur de cette  
transformation – lentement la savourent à raison qu'ils la  
découvrent.

### IV

[...]

Lumière ! Lumière ! c'est en elle que l'homme s'achève.

Poussière de soleil, étincellement d'armes,  
Essentiel principe des corps et de l'esprit,  
En toi les mondes se polissent et s'humanisent,  
En toi nous nous rendons et nos douleurs s'élèvent.

Pressante antiquité  
Méditerranée, oh ! mer Méditerranée !  
Seuls, nus, sans secrets, tes fils attendent la mort.  
La mort te les rendra, purs, enfin purs. »

Pierre-Louis Rey qualifie ce poème de « naïf et incantatoire<sup>3</sup>. » Camus a alors vingt ans et la précocité de son écriture n'est pas du domaine de la poésie. Mais comme tout amoureux débutant de l'écriture, il s'exprime par des vers inspirés par d'autres devanciers prestigieux ; la copie ne pouvant égaler le modèle, elle donne néanmoins quelques-unes des constantes de la méditerranée camusienne en train de naître. Jacqueline Lévi-Valensi en a proposé une analyse précise et nuancée ; elle qualifie son lyrisme de « précieux » et son originalité de « très relative ». Elle souligne l'influence de Mallarmé et de Valéry :

« C'est la Méditerranée latine qui est ici chantée et, plus encore que la mer elle-même, le pays méditerranéen, dans sa tradition la plus classique, et même livresque, sous le signe des *Bucoliques* de Virgile, largement évoqué dans la seconde strophe<sup>4</sup>. »

Le poème s'adresse plus à l'intellect qu'à l'affectif et au vécu et son ancrage dans la culture occidentale antérieure n'y est pas pour rien. Camus suit les différents moments de la journée, strophe après strophe pour aboutir à l'éternité de la mort. Comme elle le fait tout au long de cette étude au plus près des premiers écrits de l'écrivain, Jacqueline Lévi-Valensi décèle, au-delà des maladresses, des mots et des thèmes qui vont revenir dans la suite de l'œuvre et qui ont une importance essentielle. Ainsi des notions de « mesure » et de « limite » ; ainsi de la

---

<sup>3</sup> Pierre-Louis Rey, « Méditerranée », *Dictionnaire Albert Camus*, JeanYves Guérin (dir.), Paris, R. Laffont, Bouquins, 2009, 523-526.

<sup>4</sup> On lira avec profit le chapitre IV de la 1<sup>ère</sup> partie de l'ouvrage de Jacqueline Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un écrivain*, Gallimard, Les Cahiers de la Nrf, 2006, éd. établie par Agnès Spiquel, 81-126 : sur ce que lit et vit le jeune Camus alors. Citation, 117.

communion avec le monde qui permet d'atteindre la plénitude, de la mort qui réinstaura la pureté ; ainsi de l'irruption de la « lumière » qui fait décoller le poème dans la dernière strophe :

« On n'a pas ici de prise de possession sensuelle du monde ; on est plus près du Valéry du *Cimetière marin* que du Gide des *Nourritures terrestres*.

Ce poème manifeste nettement une tentation de la rhétorique pure ; la simplicité du langage sera chez Camus le résultat d'une conquête. [...]

Camus refuse de laisser le monde réel s'imposer à lui : s'il introduit le monde méditerranéen dans son domaine, il fuit en fait le spectacle présent et concret pour se réfugier dans les souvenirs classiques et abstraits de la latinité. Mais ce texte est intéressant en ce qu'il manque la naissance du mythe de la lumière ; après le consentement au soleil, c'est une autre étape dans son développement progressif.<sup>5</sup> »

Fuite du présent et refuge dans la culture latine<sup>6</sup> : retrouve-t-on cela quatre années plus tard lorsque Camus, en 1937, la même année que *Noces*, prononce son discours pour la conférence inaugurale bien connue, « La culture indigène – La nouvelle culture méditerranéenne », à la Maison de la culture, le 8 février 1937 ?

Entre 1933 et 1937, ce sont quatre années lourdes dans l'histoire de l'Europe : la montée du national-socialisme en Allemagne et l'arrivée d'Hitler au pouvoir, le régime de Mussolini en Italie, la guerre d'Espagne qui bat son plein et dont on sait combien Camus soutient la lutte contre Franco. Ce sont aussi de nouvelles lectures qui ont confirmé l'attachement du jeune homme à cette Méditerranée littéraire qui devient un symbole en prenant une majuscule à l'initiale, déjà notée dans le poème ; des thèmes s'inscrivent qui ne quitteront plus l'œuvre : solitude, intuition, rêverie permettant de bien situer ces premiers écrits. Mais la latinité ne peut plus être revendiquée et laisse place à l'hellénité.

En plus des lectures d'un jeune intellectuel français en littérature et en philosophie, il y en a d'autres à convoquer. Pour comprendre la construction de la Méditerranée camusienne, on Gabriel Audisio, Jean Grenier ou Emmanuel Roblès sont incontournables : ce sont les textes que Camus lit et qui sont dans son environnement immédiat parce que ce sont des écrivains qu'il côtoie. Gabriel Audisio a passé en Algérie une partie de sa vie. Il a beaucoup écrit sur sa littérature et sur la Méditerranée<sup>7</sup>. Pour lui, la figure par excellence de l'ambivalence méditerranéenne est celle d'Ulysse à laquelle il s'est en partie identifié. Il fut en réaction assez radicale par rapport à la définition latine de la Méditerranée de Louis Bertrand. Il lança l'expression « Ecole d'Alger », rectifiée par Camus et fermement contestée par Jean Sénac en janvier 1947 dans un article d'*Oran-Républicain* :

« Albert Camus, qui le premier commit la maladresse de parler d'école, écrivait récemment : "*Une terre, un ciel, un homme façonné par cette terre et ce ciel.*" Voilà le fin mot de l'histoire (...) Au latinisme de Louis Bertrand, Robert Randau opposait son algérianisme, lequel se voyait attaqué dès 1937 par les « Parisiens d'Alger » (Fouchet et Audisio). N'empêche que toutes ces expériences, toutes ces recherches sincères et passionnées ont permis au groupe actuel de s'affirmer. Camus, Roblès, de Fréminville, Amrouche n'ignorent pas ce qu'ils doivent à leurs illustres prédécesseurs. Ne serait-ce que l'ardente communion avec l'Afrique méditerranéenne. On se combat, on change les recettes, les étiquettes mais le même sang bat dans les mêmes cœurs au rythme émerveillé du soleil et de la mer<sup>8</sup>. »

En 1935, son premier essai, *Jeunesse de la Méditerranée*, publié chez Gallimard, fait date ainsi que celui qui suit immédiatement. Dans un autre essai, *Ulysse ou l'intelligence*, en 1946,

<sup>5</sup> J. Lévi-Valensi, *Albert Camus ou la naissance d'un écrivain*, op. cit., 118-119.

<sup>6</sup> Je renvoie aux pages que j'ai consacrées à la lecture que le jeune Camus a faite de *Nuits d'Alger* de Louis Bertrand, dont on sait qu'il fut un chantre de la latinité en Algérie, cette latinité que Camus réfute en partie dans le discours de 1937. Christiane Chaulet Achour, *Albert Camus et l'Algérie*, Alger, éd. Barzakh, 2004, 20-23. Cf. Bernard Ucla, « Albert Camus avait-il lu Louis Bertrand ? », *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n°57, janvier 2001, 7-12. *Nuits d'Alger* ont été publiées en 1925.

<sup>7</sup> Cf. notice biographique dans l'Anthologie d'A. Memmi, *Ecrivains francophones du Maghreb*, Paris, Seghers, 1985, 30-33. Né en 1900 à Marseille.

<sup>8</sup> « Non, il n'y a pas d'école nord-africaine », *Oran-Républicain*, 26 janvier 1947, in Jean Sénac, *pour une terre possible... Poèmes et autres textes inédits*, Paris, Marsa éditions, 1999, 283-284.

il creuse son idée de métissage à l'inverse du mythe latin de Bertrand. Ulysse est l'homme de la synthèse :

« Il chante la "race virile", espérant en une culture qui s'enracinerait dans les ancêtres puniques, grecs, latins, arabes, berbères et français. Il y eut chez Gabriel Audisio une espérance mythique dans un mélange des races, ainsi que dans l'humanisme du génie de l'Afrique du Nord, enfin dans la fraternité humaine du génie de la Méditerranée<sup>9</sup>. »

Sa position était celle d'une synthèse des peuples du pourtour méditerranéen à partir d'un ciment qui serait, aujourd'hui, celui de la culture française. Son enthousiasme partait de son amour de la terre d'Algérie, exprimé avec force dans son texte, publié chez Charlot en 1938, *Amour d'Alger*. Signalons aussi que, contrairement à Camus qu'il marqua assez profondément, il s'est intéressé à la culture arabo-musulmane. Il publia ainsi la même année, chez Gallimard, *La vie de Haroun-al-Rachid*.

Dans le discours de Camus, tout le premier paragraphe du point IV est une sorte de résumé des idées d'Audisio et c'est justement, dans ce passage que Camus note comme une citation de la source qu'il met à distance : « (A cet égard on ne peut que renvoyer à Audisio) ». Force est de constater que c'est l'unique mention « des Arabes » faite par le conférencier, mention donc par référence interposée<sup>10</sup>. Pierre-Louis Rey commente :

« Cette foi dans la fusion des deux cultures [...] continuera à nourrir ses illusions politiques de la colonisation, mais plus encore les différences de religion et de culture, la Méditerranée arabe ne saurait faire partie du même "pays" (suivant l'étonnante expression de la conférence) que celle des nations de l'Europe occidentale<sup>11</sup>. »

Il ne semble donc pas que cette insertion des « Arabes » (même quand ils sont Kabyles !) vienne d'une conviction profonde de Camus qui ne suit pas Audisio dans sa conception du métissage qui ne sera jamais la sienne. Il a plus pensé en termes de juxtaposition que de mélange conformément au vécu ségrégatif des peuplements en présence sur le sol algérien :

« Ulysse, *homo duplex*, l'homme de l'ambivalence, tandis qu'Amrouche parlait de Jugurtha comme "le génie de l'alternance". Gabriel Audisio crut longtemps à l'échange, à la rencontre, à la synthèse. Toute son œuvre demeure en tout cas comme un témoignage de vues généreuses et de foi en l'homme d'Algérie et plus largement de la Méditerranée<sup>12</sup>. »

Ainsi dans *Jeunesse de la Méditerranée*, on peut lire :

« Ah ! Que l'on nous fasse grâce de la trop facile latinité ! La politique, la littérature, le sentiment se la disputent. On sait avec quelle allégresse l'éminent hagiographe d'Augustin d'Hippone, M. Louis Bertrand, supprime les douze siècles d'Islam, qui ont pesé sur le Maghreb, avec quelle foi il fait appel à la conscience latine des musulmans nord-africains. Je n'ai guère plus d'indulgence pour les autres généralisations qu'on impose à ma mer, l'hellénique, la byzantine ou la phénicienne : pour moi, les thalassocraties orientales, le miracle grec et ses amphictionies, l'empire romain, la catholicité et, plus près de nous, les chimères d'un Charles Quint, d'un Napoléon, d'un Mussolini lui-même, ne sont que des "moments", des aspects transitoires de l'éternelle Méditerranée. »

---

<sup>9</sup> Notice biographique, *Ecrivains francophones du Maghreb*, op. cit., 31.

<sup>10</sup> Il est notable que le paragraphe qui suit immédiatement dans le texte de la conférence, évacue cet « orient » de l'Algérie. Un exemple : « 1° unité linguistique – facilité d'apprendre une langue latine lorsqu'on en sait une autre », op. cit., 569.

<sup>11</sup> Pierre-Louis Rey, « Méditerranée », *Dictionnaire Albert Camus*, op. cit., 525.

<sup>12</sup> Notice biographique, *Ecrivains francophones du Maghreb*, op. cit., 32-33.

Camus a lu Audisio et il le sollicite lorsque le présent observé l'oblige à mettre à distance la latinité de la Méditerranée à cause des fascismes qui sévissent en Italie et en Espagne. Comme le constate plus tard Jean Pélégri, il est le fils d'une Méditerranée multiple qui ne fait pas l'impasse sur l'Autre oriental et musulman est bien Audisio :

« L'exemple le plus accompli en fut Gabriel Audisio. Ce fils d'Ulysse, qui se donne l'intelligence pour emblème, se déclare enfant d'une "patrie méditerranéenne", rêve d'une "internationale des peuples de la mer", mais ce poète érudit, qui a tout lu, n'ignore pas l'autre culture et l'autre civilisation : il espère une fusion entre les traditions chrétiennes et islamiques. L'espace d'un instant passe, à nouveau, dans le domaine de l'esprit, le rêve d'une Andalousie possible<sup>13</sup>. »

D'autres noms seraient à évoquer et leurs textes à (re) lire dans cette perspective, en particulier les textes de Claude de Fréminville et ceux du maître de Camus, Jean Grenier et ses *Inspirations méditerranéennes*, dont les pages algériennes avaient été éditées une première fois chez Charlot, à Alger, en 1937 dans la collection « Méditerranéennes » sous le titre *Santa Cruz* avec un dessin de René-Jean Clot<sup>14</sup>. Lorsqu'il écrit dans la préface, que la Méditerranée « rend la vérité inséparable du bonheur ; l'ivresse même de la lumière n'y fait qu'exalter l'esprit de contemplation<sup>15</sup> », on peut comprendre combien ces pages font écho chez Camus. On peut penser aussi à Marcel Moussy<sup>16</sup>, à André Rosfelder<sup>17</sup>, à Jean-Pierre Millecam<sup>18</sup> ; et, bien entendu, à Emmanuel Roblès qui nomme « Méditerranée », la collection qu'il dirige au Seuil.

---

<sup>13</sup> Dominique Le Boucher, *Jean Pélégri, Le scribe du caillou*, Paris, Marsa éditions, 2001, article de Pélégri, « Les Signes et les Lieux - Essai sur la genèse et les perspectives de la littérature algérienne », 304.

<sup>14</sup> René-Jean Clot, né en 1913 en Algérie, y publie son premier roman en 1948, *Un Baigneur noir à Tassalit*. L'Algérie est le cadre de ses romans suivants mais ils sont alors édités en France, *Fantômes au soleil* en 1949 puis *Empreintes sur le sel* en 1950 puis, progressivement, il s'intéresse à d'autres sujets.

<sup>15</sup> Jean Grenier, *Inspirations méditerranéennes*, rééd. Gallimard, « L'Imaginaire », 1999. L'inspiration qu'y trouve Camus pour sa Méditerranée y est constante, à la simple lecture.

<sup>16</sup> Marcel Moussy, né à Alger en 1924, déclarait en 1959, qu'il n'avait découvert les réalités juive et musulmane après vingt ans de vie en Algérie qu'en ayant lu les romans de Memmi, de Mammeri et de Dib. C'est dire l'étanchéité des communautés. S'il quitte le pays dès 1945, il est néanmoins le cadre de ses premiers romans : *Le Sang chaud* (Gallimard, 1952), *Arcole* (La Table Ronde, 1953), *Les Mauvais sentiments* (Le Seuil, 1955). Marcel Moussy obtient le Grand Prix Littéraire de l'Algérie en 1954. Albert Bensoussan présente ainsi son second roman : « *Arcole* veut approfondir cet univers exotique et méditerranéen qui semble se situer en dehors du temps et de l'espace. Mythique aussi, à la façon de la Terre promise qui sous-titre ce roman. Moussy y reconstitue magistralement la fresque de cette nouvelle France, cette Algérie des colons qui s'édifie dans l'ignorance et le mépris de l'autochtone. »

<sup>17</sup> André Rosfelder, né à Oran en 1925, est encore un autre écrivain oublié de cette période algérienne, fortement marqué du côté de la défense de l'Algérie française ; il est présent toutefois, aux côtés de Camus lors de l'Appel à la trêve civile. Il a écrit plusieurs romans centrés sur le conflit algérien et la difficile rencontre des deux communautés : *Les hommes-frontières* en 1949 et *Fin de chantier* en 1952. Dans une « Lettre à un ami parisien » en ouverture de son essai *l'Algérie à bâtir*, publié en 1959 à Alger chez Baconnier, il écrit : « Je n'ai pour témoigner de l'Algérie qu'un droit partagé par bien d'autres : celui de me dire français à travers mon attachement à la terre et aux hommes de ce pays, celui de pouvoir dire que la France est ma patrie à travers l'Algérie et perdant l'une ou l'autre, je perdrais les deux ensemble. » Cf. *Ecrivains francophones du Maghreb*, *op. cit.*, 287 et sq.

<sup>18</sup> Jean-Pierre Millecam, né à Mostaganem en 1927 : les données de son appartenance algérienne se présentent assez différemment des trois écrivains que nous venons de citer. Le présentant, Albert Bensoussan écrit très justement : « Jean-Pierre Millecam nous montre, mieux que nul autre écrivain peut-être, cet étrange ballet des frères ennemis, cette passion sanglante aux successives crucifixions, cette Algérie des plaies ouvertes et rapprochées qui fonde la totalité de son œuvre. » Il partage avec les Algériens, la conviction de justice et d'égalité qui anime la guerre de libération nationale et se fait agresser, pour cette raison, à Lamoricière en 1956. Gravement blessé, il est ensuite assigné à résidence à Oran puis trouve refuge au Maroc dans la famille d'Aldelmadjid Meziane, un des futurs ministres algériens de la culture. Il revient enseigner en Algérie, de 1962 à 1968 puis s'installe au Maroc. In *Ecrivains francophones du Maghreb*, *op. cit.*, 228 et sq.

On peut aussi évoquer, pour comprendre cette atmosphère de redéfinition de l'art, de la culture et de la littérature en relation avec l'avenir après la Seconde Guerre mondiale, l'esprit la manifestation bien connue désormais de Sidi Madani qui a été une expérience de convergence possible, en Algérie mais au-delà du problème concret que posait la colonisation du pays, même si tous les participants n'ont pu rester aveugles à cette situation.

Les rencontres de Sidi Madani, de décembre 1947 à mars 1948, ont été organisées par Charles Aguesse, Inspecteur Principal, responsable des Mouvements de jeunesse et d'éducation populaire en Algérie :

« La perspective était offerte à ces écrivains de trouver à Sidi Madani un espace de paix et de réflexion, propice à leur propre travail de création. Ils découvriront aussi quelques aspects d'un pays inconnu de la plupart d'entre eux. Enfin et surtout, la possibilité leur serait offerte de rencontres et d'échanges avec des écrivains et artistes d'Algérie, riches pour certains d'entre eux d'une double culture, ainsi qu'avec des enseignants et des étudiants<sup>19</sup>. »

Effectivement ces rencontres permirent à des écrivains du pays même de se connaître et de se rencontrer et de se faire connaître des écrivains de France. On sait l'importance qu'eurent ces journées pour un Mohammed Dib ou pour un Jean Sénac par exemple. La préoccupation est bien d'essayer de définir les contours de la culture en France et en Algérie de façon plus « humaine » et plus ouverte que ne le permettait le contexte de colonisation. La notion même de « Méditerranée » permet alors une appréhension plus généreuse, transhistorique, plus universelle, en sacrifiant telle ou telle part de l'Histoire ou en la passant sous silence.

La manière dont un écrivain ou un essayiste définit l'identité culturelle de l'Algérie ou sa ou ses dominantes est un bon indice de ce qu'il va faire de la part algérienne dans ses textes et que véhicule son écriture. Ce constat semble vérifiable pour toutes ces années du XX<sup>e</sup> siècle, que ce soit avant ou après l'indépendance algérienne. Cette définition, avant 1962, est une façon de magnifier la colonisation comme le fait Louis Bertrand en chantant la latinité de l'Algérie, de s'y opposer comme Jean Amrouche ou Jean Sénac par exemple, en lui rendant sa part « orientale », musulmane, arabe et berbère, ou de se mettre au-dessus du débat en créant une utopie – souvent belle et valorisante –, autour de la « Méditerranée ». Ou la Méditerranée comme évitement de la question coloniale... Plus tard, analysant la tendance de « l'Ecole d'Alger », Jean Pélégri écrira :

« Inspirée par le littoral, par sa vie prodigieuse, ses véhémences et ses couleurs, elle se donne pour référence et pour mesure, non le pays profond, mais la mer, cette Méditerranée ancestrale, source d'échanges et de civilisations. C'est le Camus de *Noces*. Joie sensuelle, absence de métaphysique, vigueur et netteté, poids des jours et des saisons, lyrisme et retenue, littoral privilégié par rapport à l'arrière-pays, références à la Grèce, l'Espagne, l'Italie, tels sont les principaux éléments de cette littérature solaire visitée par les dieux<sup>20</sup>. »

En 1946, ce sera à un autre essayiste de s'opposer à cet « air du temps » et de donner sa définition de l'identité culturelle algérienne : Jean Amrouche prenait le contre-pied, avec son essai « L'Éternel Jugurtha - propositions sur le génie africain<sup>21</sup> », de l'éternel méditerranéen latin de Bertrand et de l'éternel méditerranéen grec de Camus et, en partie, d'Audisio : « Jugurtha représente l'Africain du Nord dont le destin historique peut être chargé d'une signification mythologique. » Dans son poème « Le combat algérien », il affirmera :

---

<sup>19</sup> Jean-Claude Xuereb, « Albert Camus et les rencontres de Sidi Madani », *Bulletin de la Société des études camusiennes*, n°57, Janvier 2001, 3-5. Les écrivains sont ceux de France et d'Algérie qui répondirent très nombreux à l'invitation.

<sup>20</sup> Jean Pélégri, « Les Signes et les Lieux. », *op. cit.*, 304.

<sup>21</sup> L'Arche, 1946.

« Nous voulons habiter notre nom  
Vivre ou mourir sur notre terre mère  
nous ne voulons pas d'une patrie marâtre  
et des reliefs de ses festins<sup>22</sup>. »

Nous voudrions terminer ce parcours sur la manière de « nommer » l'Algérie par un texte peu connu et qui n'est disponible que depuis 1999, celui que Jean Sénac écrit en 1959 : « Notes sur *L'Etranger* d'Albert Camus »<sup>23</sup>. Ces notes sont écrites alors que la rupture avec l'aîné tant admiré est consommée. Il n'en continue pas moins de le lire et le fait à la lumière de l'algérianité du roman et sous l'éclairage de son propre engagement politique auprès des Algériens en résistance contre le colonialisme français. Sénac souligne qu'il est temps de donner un éclairage socio-historique au roman : « Meursault, c'est le mythe de l'Européen d'Algérie, étranger dans sa terre natale et vivant en toute innocence un terrible malentendu. » Sénac tisse des liens entre le roman et les textes écrits antérieurement et avance pas à pas dans son analyse avec beaucoup d'intelligence. Il aboutit à cette première conclusion qui n'était pas fréquente en 1959, et même après... :

« Au fond, Meursault n'a pas plus de remords que le cow-boy qui abat un indien. A ce niveau socio-historique, son comportement s'explique parfaitement et son "innocence" n'est pas plus "monstrueuse" que celle d'un pionnier du Far West. Dans un sens, *L'Etranger* est un Western immobile. Sans insister là-dessus, je crois qu'une mise en scène pourrait donner à cet "étranger" tout son climat d'époque et le situer justement en constituant autour de lui non seulement son paysage géographique, éblouissant de soleil et de mer, bleu et jaune, avec en contrepoint les ombres de Belcourt, non seulement son paysage "pied-noir", généreux et chaleureux, mais cet autre paysage réel, celui de tout un peuple, absent-présent partout actif par le regard mais silencieux. »

Sénac veut comprendre, veut expliquer et il retourne à *Noces* pour conclure, en fonction de son choix, de sa propre conviction, celle d'avoir trouvé les siens et sa terre : « Pourtant nous savons bien, nous ici, après tant de misère et de sang répandu, qu'il existe, ce "royaume étrange" plus fort que notre exil, ce "secret" que Camus connaissait mais dont il ne voulait pas, afin de ne pas se "séparer des siens" ».

L'Algérie dans la « Méditerranée » de Camus ne pouvait être que tournée vers l'Europe. Le re-situer dans son époque et sa génération permet de mieux comprendre la construction discursive qu'il offre et qui se chargera de plus de philosophie avec « la pensée de midi ». Octavio Paz, après la lecture du *Premier homme* en 1994, a proposé une comparaison de leur situation respective, à Camus et à lui-même, en faisant un parallèle entre l'Algérie et le Mexique qui permet de comprendre où se situe Camus sur l'échelle de la complexité coloniale :

« Mais chez nous, les créoles ont fait cette guerre avec les indiens ; ils ont agi comme si les pieds-noirs s'étaient liés avec les Arabes lors de la guerre. C'est, bien sûr, ce qui différencie nos deux histoires. Cela dit, relisant Camus, j'ai été évidemment frappé de sa sympathie envers les Arabes mais plus encore de son ignorance de la culture du monde islamique. Il a parlé admirablement du passé grec et romain, décrit la nature avec un bonheur de poète ; la pensée arabe, il ne la connaissait pas. Cette lacune me semble être un effet du colonialisme même s'il ne s'en rendait pas compte, lui qui ne croyait qu'à la fraternité<sup>24</sup>. »

---

<sup>22</sup> L'année suivante, en 1947, Mohammed-Cherif Sahli publie aux éd. En-Nahda à Alger un essai intitulé, *Le message de Yougourtha* où il procède à une analyse du parcours historique du personnage.

<sup>23</sup> Publié dans Jean Sénac, *pour une terre possible*, Marsa éditions, 1999, 216-225.

<sup>24</sup> Témoignage d'Octavio Paz, *Le Nouvel Observateur*, n°1544, 15 juin 1994, p. 26. Il faut bien préciser que ce n'est pas une critique d'humeur. Octavio Paz connaissait bien Camus qu'il appréciait. Cf. dans son œuvre, *Itinéraire* (Gallimard 1996 pour la trad. française – 1993), les pages qui lui sont consacrées (75-86, « Le sentier des solitaires »).